

## La performance et son spectacle.

Nous avons tous pu constater, ce matin, que bien que nous nous retrouvions aujourd'hui réunis sous les auspices de la recherche scientifique, il n'en demeure pas moins dans cette enceinte un grand nombre de croyants et de pratiquants. En ces temps où la laïcité tente de se refaire une santé, nous devons bien entendu respecter ces croyances et faire preuve de tolérance, mais en tentant, tout de même, de ne pas trop confondre science et idéologie, à propos d'une anthropologie du sport.

Pour qui s'interroge sur le sport, de façon critique, ne faudrait-il pas convenir liminairement que l'humanisme est, justement parce qu'idéologique, le pire des obstacles rencontrés par une entreprise d'intelligibilité ? Les bons sentiments foisonnent et l'imagerie d'Epinal fait encore largement recette en nos milieux. Quand l'analyse de la réalité se révèle, à travers ses caractères spectaculaires et marchands, beaucoup plus éloignée des mythes et des légendes, des contes de fées ou de l'univers encore plus factice que fictif des dessins animés, des avocats se pressent pour plaider qu'une dénaturaison, toujours possible encore que regrettable, ne doit pas venir ternir la pureté originelle du sport. Ce dernier type de discours est parfaitement dénué d'intérêt. Il est également difficile de s'associer à l'énoncé, maintes fois réitéré, depuis ce matin, postulant que le sport trouve sa fin en lui-même et constitue, du point de vue de la connaissance, un isolat, une micro-société, légitimant, par exemple, une discipline de recherche, un comité d'éthique, ou des valeurs propres. Les valeurs du sport, quand elles existent, viennent d'ailleurs et le terrain sportif est un lieu et un ensemble d'occasions, parmi beaucoup d'autres, où ces valeurs peuvent s'actualiser, s'accomplir, se réaliser.

**L'éthique** devrait être soigneusement distinguée de la **morale** ; celle-ci, revenant toujours à une réflexion à partir d'une description des mœurs et de la détermination d'un ensemble de règles, obligations et sanctions, qu'une micro-société se donne, en vue de distinguer, discriminer, normativement, et, par conséquent, de façon quelque peu manichéenne, au moins au départ, entre le « **bon** » et le « **mauvais** », le bien et le mal, au niveau des actions de chacun, dans la vie quotidienne, tandis que celle-là s'interroge, de façon beaucoup plus problématique, à longue échéance, en incluant des perspectives médiatrices, étrangères, quant au **bien**, de l'individu ou de l'espèce, dans la perspective de la dignité fondamentale et des droits de l'homme. Ainsi, l'éthique est fondamentalement **problématique**, beaucoup plus encore que normative ou prescriptive. Elle est constituée de questionnements **multiréférentiels**<sup>1</sup>, contradictoires entre eux. Les frontières rassurantes opposant en termes d'alternatives le normal et le pathologique, le propre et le sale, le sain et le malsain<sup>2</sup>, le bon et le mauvais, y font place à des relations dialectiques où ces catégories antagonistes se retrouvent englobées et conjuguées. Comment, dès lors, distinguer entre **la ruse**, admise parce que stratégique et liée à l'idée même de jeu, et **la tricherie** réprouvée parce qu'immorale ? Il convient encore d'ajouter à ces deux perspectives celle d'une **déontologie**, relativement étrangère à l'une comme à l'autre, puisqu'essentiellement limitée aux gestes professionnels souhaitables, acceptables ou répréhensibles, dans le cadre de l'exercice d'une profession, ce qui intéresse évidemment les sportifs de haut niveau, devenant professionnels et ainsi irrémédiablement coupés des amateurs. Pour nous limiter à cet exemple, quand un coureur automobile de « formule-un » en « serre » un autre d'un peu trop près dans un virage, c'est un problème de déontologie, c'est en partie un problème moral, ce n'est en aucun cas un problème relevant de l'éthique. Les finalités et les valeurs non frelatées auxquelles s'articuleraient éventuellement le sport seraient, alors, celles d'une éducation, prise, ici, dans l'acception la plus large possible du terme, éducation des adultes (*long life education*) placée sous le signe de l'inachèvement. De façon encore plus nuancée, on pourrait y voir la contribution naturellement possible des activités sportives à cette quête de « **perfection** », caractérisant l'homme dans tous les domaines, comme le voulait déjà le philosophe Kant, dans ses *Réflexions sur l'éducation*<sup>3</sup>, avec la conquête par chacun de la capacité de **s'autoriser**<sup>4</sup>, c'est à dire de devenir progressivement son propre co-auteur, à travers la construction du lien social. C'est justement ce statut personnel et collectif de **l'auteur**, intelligible autant psychologiquement que sociologiquement, précisément différencié de celui plus classique d'**acteur**, qui va pouvoir fonder la responsabilité morale du sujet en le situant, explicitement pour lui comme pour les autres, à **l'origine** de quelque chose (action, production, accomplissement). Cela suppose bien entendu la rencontre avec autrui, donc **l'altération**, le conflit, la compétition, avec l'existence de liens sociaux. En ce sens le monde du sport est, pour la recherche, un sous-ensemble des sciences de l'homme et de la société. Il relève d'une **anthropologie**<sup>5</sup>. Même si elle a été créée à partir de considérations administratives et se voit attribuer, en France, une section du C.N.U, au titre de la gestion des carrières universitaires, l'expression S.T.A.P.S. est inepte. Il ne saurait y avoir de sciences spécifiquement sportives, ou de sciences du sport, à la rigueur on pourrait tout au plus concevoir, dans ce sens, des techniques !

En nous intéressant maintenant, compte tenu de ces considérations liminaires, à la notion de performance, nous allons nous interroger en fait sur sa valeur éventuellement éducative. C'est justement celle-ci qui se trouve mise

en avant dans les discours les plus habituels. On célèbre ainsi la vertu de l'effort, l'aspiration à un continuels dépassement, à travers une production, voire un accomplissement, qui placerait l'homme au principe même de sa **transcendance**. Si la compétition est bien l'occasion de « **se mesurer** » à autrui, la performance va devenir tout naturellement l'indice permettant de **mesurer** efforts et progrès caractérisant ces démarches ordonnées à l'aventure perpétuellement renouvelée à laquelle elles prétendent conduire. Ces arguments ne sont certes pas dénués de valeur et de sens, ni de pertinence. Il faut cependant préciser que le sport ne jouit aucunement d'un monopole en la matière. Il convient également de se demander à quels coûts humains ces résultats peuvent être escomptés, si on ne veut pas que les intentionnalités affichées de libération et d'épanouissement s'abiment en fait en autant de formes d'emprise ?

Au demeurant l'analyse de la notion elle-même nous montre déjà qu'elle n'est pas sans ambiguïté. Le terme *performance* vient aujourd'hui de la langue anglaise (qui l'avait emprunté quelques siècles plus tôt à partir du français ancien « parformance » voulant dire : accomplissement) et plus particulièrement du *turf* (*Le Journal des haras* en fait mention vers 1839). Il présente donc, avec le mot *handicap*, la particularité de donner aux chevaux un caractère tout à fait symbolique dans l'espace sportif. Il devient alors amusant de noter qu'un autre terme anglo-saxon que nous reprendrons un peu plus loin, celui de *management*, renvoie également, quant à ses origines, au monde hippique, cette fois à travers la langue italienne, puisque *manneggiare* signifiant : manéger, évoque le manège à partir duquel on commence à dresser les chevaux en les faisant en quelque sorte « tourner en rond », sans doute pour qu'ainsi celà finisse par « tourner plus rond ». Dans son usage le plus fréquent, le mot anglais *performance* va comporter deux sens principaux : celui de produire, d'accomplir quelque chose, un acte, et celui de représenter, donner, produire, « manager » un spectacle. On voit, ici, avec la représentation le caractère d'entrée de jeu imaginaire de la notion, prédisposant sans doute à une pensée magique et à un univers mythique. On commencera donc par parler de performances de chevaux, puis de performances humaines, pour finir par parler de plus en plus usuellement, sans très bien différencier ces nouveaux sens des emplois précédents, des performances d'une machine. Des « indices de performance » seront ainsi construits à l'occasion de cette dernière application. Ce caractère « machinique » de la performance nous semble essentiel à travers tous les emplois du terme. Ajoutons que le langage familier parlera encore, de façon évidemment plus confidentielle, de performances amoureuses, sexuelles. La langue française retiendra plus volontiers les acceptions d'accomplissement et d'exploit, mais tous les sens précédents y restent inévitablement associés au moins implicitement et de façon assez confuse.

Dans nos formes de sociétés, la notion de performance va être principalement accaparée par le monde du spectacle, par celui du sport et par celui de l'entreprise, plus accessoirement par les milieux politiques, à travers la manie des sondages. Le *star system*, le vedettariat, coexistent naturellement avec la magnification, l'exagération quasi onirique de l'exploit. On parlera aussi à la rigueur, mais sans le même type d'enthousiasme, de façon finalement beaucoup plus tiède (sauf au Japon, peut-être, où même dans ce domaine des formes extrêmes peuvent effectivement être atteintes<sup>6</sup>), de performances scolaires ou universitaires. Il ne viendrait à l'idée de personne de parler de la performance d'un « cordon bleu », sauf, peut être, s'il s'agit d'un maître-pâtissier confectionnant un gâteau de trente mètres de diamètre. La performance est toujours du côté du *Guinness*. A l'occasion des jeux olympiques d'hiver d'Albertville, Jean-Paul Goude a accompli une performance. On ne saurait employer le même terme pour un peintre. En reprenant, ici, et en scindant le titre célèbre de Lewis Mumford, *Le Mythe de la machine*<sup>7</sup>, nous pensons pouvoir dire que le sens profond, spécifique, de la performance réside toujours dans la combinaison de ces deux termes : mythe et machine. Avec la professionnalisation sportive, d'une part, et le salariat très particulier qu'elle entraîne, et, d'autre part, le *business*, le métier du spectacle qui s'associent inévitablement au sport de haut niveau, l'organisation même du sport moderne prend forme d'entreprise et requiert des styles de plus en plus managériaux (on retrouve, ici, la liaison annoncée tout à l'heure avec ce dernier terme). La culture, et probablement beaucoup plus encore le culte, de la performance nous entraînent dans un mouvement général de notre civilisation dépassant largement le sport, mais auquel, bien évidemment, celui-ci s'asservit comme toute autre forme d'activité humaine. La performance, comme l'excellence, dont se réclame volontiers le management<sup>8</sup>, sont devenues maintenant des notions parfaitement idéologiques. Le sport n'est plus alors qu'une des variantes, un des avatars d'une société du spectacle largement annoncée en leur temps par G. Debord<sup>9</sup> ou par J. Baudrillard<sup>10</sup>. Plus encore, nous rentrons dans l'espace du virtuel décrit par P. Virillo<sup>11</sup>. Nous savons déjà, avec le développement des media et des nouvelles technologies de la communication, avec les exemples fameux de massacres en Roumanie, ou de la guerre du Golfe, avec « l'archer » de la cérémonie d'ouverture des jeux olympiques espagnols, que l'artificiel faux peut être plus riche et plus parlant que le naturel vrai. Cet ordre du virtuel a depuis longtemps envahi le domaine politique ou géopolitique, ainsi les coups d'Etat abstraits (Portugal, Grèce, Argentine...), ainsi la récente manifestation laïque en faveur de l'enseignement public, dans laquelle on a voulu trouver le signe prometteur d'un retour de la gauche. De même, dans le monde des affaires, le financier l'emporte aujourd'hui de

plus en plus sur l'industriel. Des entreprises se vendent, s'échangent, sont rachetées, sont fermées, sur « papier » en fonction de stratégies lointaines, sans prendre en considération, autrement qu'en termes de « dossiers », les personnes physiques concernées. A la suite de Jean-Christophe Averty, on peut penser que, de plus en plus, *unnatural is beautiful*. Dans le domaine du sport, avec l'attente du *record*, c'est « l'indice de performance », impliquant la mesure, qui va constituer l'abstraction, la condition de l'homogénéisation permettant le retour au machinique. On peut en effet y retrouver, tout à la fois, paradoxalement, l'exaltation de la singularisation, de la personnalisation et l'indifférenciation d'un *continuum*, d'une progression, d'une échelle. La signature du virtuel, son caractère abstrait tient surtout dans sa **réification**. Comme le pensait Joseph Gabel, sociologue et spécialiste de l'idéologie, c'est une « fausse conscience »<sup>12</sup>. La déchéance de la temporalité, de l'histoire, dans l'analyse des processus physiologiques, psychologiques et sociaux, à partir de laquelle un objet va se déréaliser en s'autonomisant, y tient une place éminente. Le virtuel tend en effet à se substituer au réel, à partir d'une survalorisation de l'actuel. Jacques Guigou le dit très bien : le virtuel « anéantit le passé et le futur » et « ne supporte pas l'écoulement du temps ; il lui faut une immédiateté inscrite, sur le champ, dans un présent éternel »<sup>13</sup>. Cette problématique prend d'autant plus d'importance, ici, que le performance, l'exploit, le record, sont toujours essentiellement marqués du sceau de l'éphémère.

Dès l'antiquité, Aristote distinguait utilement entre *praxis* et *poiesis* : celle-ci correspondant au fabriquer-faire de la *techne*, à des activités humaine de production où l'outil tient un rôle essentiel, autrement dit à la sphère de l'organisation, des objectifs et des stratégies ; celle-là intéressant plus spécifiquement la capacité de se donner des fins à travers la constitution de nos identités individuelles et collectives. Marx avait, de son côté, repris, dans le même sens, la notion de *praxis* en insistant sur sa spécificité collective. A son tour, l'école sociologique allemande de Francfort, prolongeant l'école herméneutique du siècle dernier, va réhabiliter cette distinction. La modernité peut effectivement être pensée, et décrite, en termes d'inflation d'une *poiesis* au détriment d'une *praxis* de plus en plus atrophiée. La performance illustre alors, entre beaucoup d'autres, ce type de repères. Elle appartient avant tout à l'ordre du faire. Avec le sport, le corps se fait outil pour produire un effort, un résultat, un objet, un record, un exploit<sup>14</sup>. La portée éducative d'une telle démarche est pratiquement nulle. Il y a tout au plus référence nécessaire à un apprentissage. Tant que le sport verrouillera ses dimensions ludiques avec le ressort unique de la compétition, assorti d'une obligation de résultat, il restera à l'état poïétique et négligera les valeurs éducatives qui auraient pu autrement constituer sa véritable vocation. Il y a, alors, une nouvelle distinction à opérer entre l'activité humaine de production, le fabriquer-faire<sup>15</sup>, dont nous venons de parler et le **se faire soi même** qui nous ramène à la notion d'autorisation (s'autoriser) évoquée au début de cette communication. C'est un peu dans ce sens que Jean-Paul Sartre parlait dans sa *Critique de la raison dialectique*<sup>16</sup> de l'homme posant devant lui son projet pour **se travailler en travaillant, pour se faire lui aussi, à travers ce qu'il fait**. Le sens principal de performance : accomplir garde cette ambiguïté. On peut accomplir quelque chose, en le produisant (*achievement* chez les anglo-saxons), on peut s'accomplir soi-même. (*acomplishment* en langue anglaise). On ne fait pas du tout la même chose dans les deux cas, même s'il peut effectivement arriver que l'on fasse l'un à travers l'autre. Encore faut-il, de part et d'autres (sportifs, entraîneurs, responsables associatifs ou fédéraux...) se donner la peine et les moyens de s'y retrouver. C'est justement cette problématique de l'idéologie sportive qui relève de l'éthique.

J. Ardoïno. (texte reconstitué, à partir d'une intervention orale - janv. 1994).

Notes.

(1) Cf. J. Ardoïno, « L'approche multiréférentielle des situations éducatives et formatives » in *Pratiques de formation-Analyses*, "L'approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation", n° 25-26, juin 1993.

(2) Cf. G. Vigarello, *Le Sain et le malsain, santé et mieux être depuis le moyen âge*, collection l'univers historique, Seuil, Paris 1993, 416 p.

(3) Cf. E. Kant, *Reflexions sur l'éducation*. Vrin, Paris, 1966.

(4) Cf. J. Ardoïno, art. « autorisation » in *Encyclopédie philosophique universelle*, les notions philosophiques, dictionnaire, T. 1. P.U.F., Paris, 1990 et in le *grand dictionnaire de la psychologie*. Larousse, Paris, 1991..

(5) Cf. *Anthropologie du sport, perspectives critiques*. Actes du colloque international francophone de l'AFIRSE, Paris-Sorbonne, 1991, publiés sous la direction de Jacques Ardoïno et Jean-Marie Brohm, Matrice-Quel Corps ?-ANDSHA, Paris, 1991, 376 p.

(6) Cf. J-F. Sabouret, *L'empire du concours*. Ciel ouvert, Autrement, Paris, 1985, 288 p.

(7) Cf. L. Mumford, *Le mythe de la machine*. 2 T., Fayard, Paris, 1973, 1054 p.

(8) Cf. Th. Peters et P. Waterman, *Le Prix de l'excellence*, Interéditions, Paris, 1983 et N. Aubert et V. de Gaulejac, *Le Coût de l'excellence*. Seuil, Paris, 1991, 350 p.

(9) Cf. G. Debord, *La Société du spectacle*, Buchet/Chastel, Paris, 1967, 176 p. et *Commentaires sur la société du spectacle*, Editions Gérard Lebovici, Paris 1988, 104 p.

(10) Cf. J. Baudrillard, *Le système des objets*, Gallimard, Paris, 1968, 252 p. et *Pour une critique de l'économie politique du signe*, Gallimard, Paris, 1972

(11) Cf. P. Virilio, *L'espace critique*, Paris, Bourgois, 1984.

(12) J. Gabel, *La Fausse conscience*, Editions de Minuit, Paris, 1962, 280 p.

(13) « Une socialisation immédiatiste »: « La formation des ressources humaines ». in *Temps critiques*, n° 6/7 - automne 1993, La valeur sans le travail, Editions de l'impliqué, Montpellier, pp 103-118. A paraître en 1994 in *Actes du colloque de Caen* (Temps, éducation, société), AFIRSE, mai 1993 « Aujourd'hui, avec les mondes virtuels, *une troisième nature* s'édifie à très grande vitesse, dans une société qui mise sur la catastrophe maîtrisée. »

(14) Cf. J. Ardoïno, « Prendre corps, incarnation ou réification » in *Pour*, n° 41 (« Les nouveaux groupes de formation »), GREP, Paris, 1975, repris dans *Quel Corps ?* n° 34-35, mai 1988, sous le titre « incorporations et symboliques institutionnelles ».

(15) Cf. F. Imbert, chap XIV, "Management et nouvelle pédagogie", *Pour une praxis pédagogique*, Matrice, coll. Pi, Paris, 1985, 414 p ; "La « nouvelle pédagogie » rêve au management. Mais, de ces rêves elle n'ose dire que bien peu de choses. Et le peu qu'elle en dit elle le déguise sous l'idéologie humaniste.", (p. 268). Cf. également F. Imbert, chapitre VI (La *Praxis*) de *Vers une clinique du pédagogique, un itinéraire en sciences de l'éducation*, Matrice, collection Pi, Paris 1992.

(16) J-P. Sartre *Critique de la raison dialectique*, Gallimard, Paris, 1960, 762 p.